



**DISCOURS DE LA 160^{ÈME} RENTRÉE SOLENNELLE
(PRONONCÉ LE 17 SEPTEMBRE 2021)
PAR MADAME CHARLOTTE CAMBON, DEUXIÈME SECRÉTAIRE
MÉDAILLE D'ARGENT
PRIX HENRI EBELOT**

« DURA LEX »

« Pulex Irritans » !

La puce de plancher, tout ce qu'il y a de plus commun. C'est moi.

Je ne suce pas vos mères, vos sœurs ou vos animaux de compagnie, soyez rassurés...

Je mange tout de même du bois et je vous conseille de ne pas croiser mon image dans un microscope.

Si je passe pour n'être pas si moche parmi mes congénères, vos standards semblent assez différents des nôtres, notamment s'agissant de la longueur de la dentition, du nombre de rangée de crocs dans une même mâchoire ou encore eu égard à la pilosité dorsale des femelles.

Vous ne serez jamais sensibles à la beauté de l'épais duvet laineux recouvrant mes 6 épaules frêles et chitineuse, dont acte.

Vous ne me plaisez pas non plus. Vous ne me plaisez plus.

Je ne sais ce qui m'a possédée.

Je ne sais quel élan regrettable m'a poussée à vouloir vous rencontrer, à vous puceler.

Sereine, contemplative, ténébreuse, bucolique, je vivais à l'écart sous une latte de mélèze fort goutue...

Et un beau jour, à peine quitté mon état de pré-puce, autrement dénommé « forme de nymphe » ou encore mois joliment, état « larvaire », je me suis secouée moi-même, mi puce mi soumise, et je suis partie à votre recherche.

J'avais entendu tellement d'histoires sur vous,

des contes si merveilleux,

de folles et fabuleuses fables.

Pour un nuisible tel que moi, le besoin de connaître la formidable et souveraine maestria de l'espèce humaine était irrésistible.

Alors, j'ai sauté.

Un saut puissant, immense, à une vitesse d'au moins 7 km/heure, un exploit, le jump du siècle. Depuis le plancher des puces j'atterris au moins 2 mètres plus loin, sur une sorte de bureau.

Je lève un peu le nez, ou plus exactement ma papule maxillaire, (papullex maxillaria pour ceux que ça intéresse) jette un regard à la ronde, une éphéméride m'apprend que nous sommes au mois d'août ...quand je perçois, juste au-dessus de moi, que se déroule une interaction entre plusieurs représentants de votre espèce.

Quelle joie de vous avoir trouvés ! et si rapidement !

Qui plus est à une période de l'année où, selon le mythe, toute activité humaine pénible est suspendue, où l'on se consacre au soleil, à la baignade, au repos, aux enfants et à une substance liquide dénommée « Margarita », dont j'ignore la fonction.

Comble de satisfaction, il semble qu'un authentique marmot fasse partie de la discussion.

Ma quête ne saurait commencer de meilleure façon.

Je suis prête pour la leçon, et m'installe d'un bond sur l'épaule du petit rejeton.

En face de lui, derrière le bureau, se tient un anthropoïde âgé, dont le visage renfrogné semble avoir été plié et déplié en tous sens à de trop multiples reprises.

Il explique longtemps et finit par se taire.

Il lève son derrière et l'audience en même temps.

Le petit garçon pose alors une question à son père et j'entends les mots « hébergement, rejet » et « retour au campement ».

Au comble de l'excitation, je devine qu'il s'agit de vacances à la belle étoile.

Et lorsque nous arrivons, tout y est.

Les tantes, les douches à l'air libre, les sacs de couchage, la rivière en contrebas, les repas collectifs, le bivouac, le feu de bois, et les chants...mais...

Mais, bien vite, les chants me paraissent mornes et tristes. Les tantes sont sales.

Le dîner léger et le feu nécessaire pour s'éclairer.

L'eau coule en minces filets incertains, le sac de couchage est troué, le terrain boueux et accidenté. La rivière n'est pas accessible, des ronces et détritus nous séparent, et il n'y a pas de toboggan à eau !

De toute évidence, le petit garçon n'est pas très heureux de ses vacances.

Assaillie de doutes étranges, écoutant les rumeurs inquiétantes de la ville autour de nous, comme la puce à l'oreille, je m'endors néanmoins contre l'enfant, lui-même blotti contre sa mère, à même le sol.

Le lendemain aux aurores, des sirènes deux-ton.

Enfin ! Une activité, une fanfare, un cirque, quelque chose !

Des individus masqués et harnachés comme pour l'assaut envahissent le campement et détruisent tout sur leur passage.

En fait de dispositif aquatique, s'il n'y avait pas de toboggan hier, il y a ce matin, un canon à eau.

C'en est trop !

Je me hâte de quitter les lieux à petits bonds, de pleurs en hurlements et de casque en matraque, je fuis au plus vite ce lieu de villégiature estivale totalement surfait et regagne mon point de départ.

Le camping manifestement ce n'est pas une vie...

De retour sur le vaste bureau j'avise, en face de l'ancêtre décisionnaire fripé, un personnage enrobé de noir, affublé d'un bavoir blanc, fièrement porté en dehors des heures de repas.

A en juger par le débit de ses paroles et le sérieux de son expression, par le silence qui se fait lorsque celles-ci se déversent, étudier ce spécimen me permettra sûrement, après mon premier échec, de découvrir la fameuse et supérieure « intelligence humaine ».

A nouveau, j'entends le mot « rejet », cette fois accompagné des vocables « transfert » et « KABOUL ». Le visage plissé sort de la pièce. Je saute sur l'individu noir et blanc.

Il quitte lui aussi les lieux, les épaules basses, téléphone en main.

Mon cobaye bicolore conclue la conversation d'un : « faisons appel, ce n'est pas terminé » qui ne convainc que lui...

Lorsqu'il raccroche, une notification lui parvient, il clique, et des images défilent devant nos yeux.

Je le savais, les êtres humains sont brillants.

Ils n'ont aucune limite lorsqu'il s'agit de repousser les frontières de la science, du génie, de la physique.

Cette fois la rumeur se vérifie.

A l'écran, un avion au décollage.

Des hominidés enturbannés courent tout autour.

Ils courent très vite, les uns contre les autres, les uns sur les autres, ils touchent les parois lancées à une vitesse folle, se jettent dans la soute ouverte et déjà bondée. Quel courage !

Certains, les plus brillants surement, grimpent sur la carlingue, sur les trains d'atterrissage et s'agrippent au métal comme si leur vie en dépendait. Quelle audace !

L'avion décolle.

Il prend de la hauteur, 20, 30, 40, 100 mètres du sol.

Soudain, nous voyons de minuscules silhouettes tomber de l'engin en vol.

Une chute vertigineuse, terrifiante, sans filet, sans parachute.

Décidément, j'en étais convaincue, anthropos a bien réalisé tous ses rêves et Icare n'est qu'un lointain souvenir.

Quel exploit, que de moyens déployés pour atteindre les cimes, la légende disait donc vrai !

Subitement, l'épaule sur laquelle je me tiens tressaute et remue en saccades incontrôlables...sanglots muets ?

La fierté je suppose, d'appartenir à cette race immense d'aventuriers aux succès techniques phénoménaux. Comme je le comprends.

J'admire l'abnégation et la ténacité dont je viens de voir la preuve.

La conquête du ciel est un enjeu considérable pour les Sociétés humaines...

Je reviens à l'écran.

Les images défilent toujours, des corps aux formes étranges, comme soigneusement aplatis au rouleau compresseur, des silhouettes à l'aspect congelé figées dans des positions de prostration, des personnes prêtes à embrasser mises en joue, rudoyées, battues, en larmes...

En larmes, mon homo sapiens l'est aussi maintenant.

De grosses et lourdes gouttes s'écrasent sur ses joues et roulent en cascades humides.

Les cieux ne semblent pas accessibles à tous et cela lui cause une peine ?

Etrange...

Et il pleurera encore à plusieurs reprises aujourd'hui.

Il pleure au travail, lorsque l'individu en face de lui, brandissant une photo de sa famille, lui demande s'il reste quelque chose à faire pour l'évacuation avant que les américains ne quittent le pays. Il pleure lorsqu'il répond : « non Monsieur, le Conseil d'Etat s'en fout ».

Il pleure dans le métro, un e-mail sous les yeux : trop tard, plus question de rapatriement pour Mademoiselle IXE, 13 ans, désormais mariée à l'un de ces fameux « nouveaux talibans ». Pas de panique, tout est normal, c'est le nouvel émirat, depuis le 15 août ça se passe très bien.

Enfin, de retour à son domicile, il pleure lorsqu'à l'heure indue de son retour, il lui est permis de contempler les siens, en sécurité, paisiblement endormis de ce côté-ci du globe.

Son mois d'août ne correspond définitivement pas au folklore que l'on m'avait vanté.

En fait de réjouissances mon compagnon de route ne goûte que le sens de la défaite.

M'aurait-on trompée ?

En ma qualité de puce savante je dois en avoir le cœur net.

De retour au bureau initial, je me glisse dans les étoffes du vieillard décrépi au faciès froncé. Il semble prendre les décisions qui font pleurer les autres et demeure neutre, impassible, sans émotion.

Il est bien celui que je recherche.

Déployant mon appareil buccal habituellement xylophage, je l'attaque !

Son sang se déverse dans mes mandibules, je le goûte, le sonde, l'aspire, le palpe, le décrypte et brusquement, l'illumination ?!

L'effarement !

Cet homme souffre aussi.

Il n'est pas clairvoyant. Il n'est pas profond, ni excellent, ou éminent.

Du pain pour tous il n'y en a pas assez, c'est la loi qui l'a dit, alors il doit le dire aussi.

Quelqu'un doit distribuer, et c'est lui qui tranche. Mal.

Car il est pauvre face à ses fonctions.

Il fait ce qu'il peut.

Et cela lui déplaît.

...

La légende n'avait rien dit de tout cela.

Rien de la pudeur douloureuse de ceux qui sont animés du fol espoir de revoir un jour le visage inaccessible d'un être aimé.

Rien de la lâcheté diplomatique des êtres « dits » humains.

Rien des conséquences d'un formulaire mal rempli à l'autre bout du monde.

Rien des lignes téléphoniques d'alerte occupées 24/24 et 7/7.

Rien de l'épuisement des justes.

Rien du courage des impartiaux.

Rien de la malchance, du hasard qui préside aux choses humaines. Rien des larmes, ou de l'amour des Hommes.

Décontenancée je contemple votre œuvre.

Les injonctions contradictoires qui vous dominent

Vous, les excellents et ingénieux tenants du sommet de la chaîne alimentaire, vous qui professez que mon espèce n'est que portion congrue, une nuisance, porteuse de maladie.

La vérité c'est que si je suis vectrice de peste, vous l'êtes du choléra. Votre sagacité n'a d'égale que votre absurdité.

Vous êtes désarmants de médiocrité.

Votre nature est de droite et vos ambitions sont gauches.

Vous qui recherchez la Justice en toutes choses, mais n'en avez pas les ressources.

Et ce n'est pas cette assemblée qui peut me contredire.

Cette assemblée exsangue, nue, que l'on dit dépourvue de tout crédit, moral ou budgétaire, honnie de ses contemporains, écopant chaque jour au cœur d'un navire brisé qui la méprise et la conspue.

Cette assemblée, unie dans sa volonté forcenée et illusoire de combattre la nature par la cohésion et l'égalité, la bêtise par la leçon, la malchance par le travail, l'arbitraire par la Défense.

Cette assemblée, tout entière emportée par un élan commun au service du public.

Desseins célestes, sublimes vocations...

Mais la vérité c'est encore que, même moi, la puce du coche, je constate que vous n'avez pas les moyens de votre politique.

Où sont ces moyens ?

Comptez-vous les réclamer un jour ?

Quand ?

La vérité enfin, c'est qu'à l'issue de mon voyage, sans réponses à ces questions, je n'ai rien à vous dire que vous ne sachiez déjà.

Vous ne me plaisez pas. Vous ne me plaisez plus.

Je regrette de vous avoir rencontrés en cet état auquel je ne peux rien, sans haine.

Je m'en retourne sous ma latte de chêne et je forme le vœu
que le courage vous vienne.